

EDUCATION

Congrès régional de la PEEP : l'évaluation en question

●●● Pourquoi une classe, même excellente, n'a-t-elle jamais 16/20 de moyenne? A Strasbourg, hier, le congrès régional de la PEEP a étudié la question d'une « constante macabre » dans l'évaluation.

« Il existe, dans le système éducatif, une constante macabre. » Le constat appartient à André Antibé (*), professeur à l'université de Toulouse, chercheur en sciences de l'éducation, qui explique. « Les enseignants, sous la pression de la société, se sentent obligés de mettre un certain pourcentage de mauvaises notes, pour que le système d'évaluation soit crédible. »

« Suspectés de laxisme »

Les profs opèrent « inconsciemment », précise André Antibé, invité du congrès régional de la PEEP (parents d'élèves de l'enseignement public), qui s'est tenu vendredi et samedi à Strasbourg. Comment? En utilisant un petit arsenal finalement bien connu: sujets difficiles ou trop longs, question spécifique impossible à traiter, appréciation de la rigueur dans la rédaction,

ajustement du barème à la lecture des copies...

Les enseignants se débrouillent pour obtenir en gros un tiers de bons élèves, un tiers de moyens, un tiers de mauvais, et coller ainsi à l'image attendue (en France) de la classe. A défaut? « Ils sont suspectés de laxisme », dit André Antibé. Le prof d'université dénonce ce dysfonctionnement, « le plus important du système éducatif », puisqu'il fausse l'orientation, la relation enseignants/ élèves et parents, et décourage les élèves.

« Des habitudes acquises »

Hier après-midi, les congressistes de la PEEP (plus de 9000 adhérents en Alsace) ont débattu de cette « constante macabre » dans le cadre d'une table ronde. Elle réunissait notamment le recteur Gérald Chaix qui s'est fâché tout rouge: « La

constante macabre n'existe pas, aucun texte n'oblige à une répartition de la classe en trois tiers, j'attends des statistiques!... »

Le recteur a néanmoins admis, à un autre moment, qu'il y avait « une pratique, des habitudes acquises », certes non enseignées à l'IUFM (institut universitaire de formation des maîtres), mais plutôt implicites: « On note comme on a été noté... » Il reste « du travail à faire », a-t-il concédé; pour amener les enseignants à prendre conscience que le système d'évaluation « dévalue » en fait les élèves, et conduit souvent à une orientation par défaut - à cause de notes insuffisantes, on empêche l'élève de rejoindre la filière générale et technologique.

Quel remède apporter au mal? Pour Bernard Stoessel, vice-président du conseil régional, « il faut encourager les élèves à progresser », à la manière de la méthode utilisée avec les personnes handicapées. Plus concrètement, André Antibé propose un système d'évaluation « par contrat de confiance »: on prévient l'élève des points sur lesquels il sera interrogé. Le travailleur sera

ainsi récompensé, et l'échec artificiel combattu.

Pression sur les familles

Quel rôle peuvent jouer les parents, qui ne sont pas blancs-blancs dans l'affaire? « Ils doivent s'impliquer dans le système éducatif, avoir confiance en eux-mêmes et encourager leurs enfants », résume Anne Dehestre. La présidente régionale de la PEEP témoigne de « la pression forte » qu'exerce le système actuel sur les familles: « Un 4/20, ça fait mal... »

La violence de l'évaluation fait surtout des victimes du côté des élèves. Lors du travail en atelier, qui a eu lieu le matin, une infirmière et un médecin scolaires l'ont relevé: au collège, beaucoup se plaignent de maux de ventre, de tête et de dos, en particulier lors du brevet blanc. Ressentie très tôt par les enfants, la pression scolaire s'exprime par une « panique » avant et après une interrogation, ou une mauvaise note (parfois un 14...), ou dans la perspective de l'annoncer aux parents. **M.S.** (*) Auteur de « La constante macabre », 160 pages, 15€; éditions Math'Adore.